

Dossiers Radicalisation

Le paradigme de la « radicalisation »

Introduction

Le concept de « radicalisation » est aujourd'hui couramment employé dans des pays très divers et dans des domaines différents.

L'aire d'extension de la notion

Nous possédons, en effet, des définitions pour chacun des pays d'Europe ainsi que pour le continent américain où le mot s'écrit toutefois avec la lettre « z ». Cependant, dans les pays arabes, le mot est inconnu puisque les concepts utilisés sont ceux de « salafiyya » et plus précisément, de « salafiyya jihadiyya ».

Les domaines d'usage de la notion

Ce concept est utilisé dans le langage courant des non-spécialistes, dans la presse, dans l'administration et plus particulièrement dans les services de renseignement et dans la recherche scientifique bien qu'il y ait des chercheurs qui refusent d'utiliser ce terme. Il rentre, en effet, en compétition avec d'autres expressions ou d'autres concepts comme ceux de « violence politique », « fascisme vert », etc.

Un concept devenu très récemment hégémonique

Ce concept est inconnu dans la langue française au cours des siècles précédents, même si ses premiers usages sont signalés en 1968 (après un usage isolé en 1845 dans le sens s'assimiler au parti radical et un autre en 1933) et ne se développe qu'au XXI^e siècle, non pas après les premiers attentats symboliquement importants que furent les attaques de New York et de Washington en 2001, mais après les attentats de 2005. Après 2015, ce concept va devenir tout à fait courant pour désigner la violence politique de musulmans ou de convertis à l'islam au point où on ne parlera plus de radicalisation islamiste, mais simplement de radicalisation.

Une étude sur deux revues de sciences politiques américaines signale qu'il y a eu 92 usages du terme de radicalisation avant 2001 et 158 durant la période 2001-2012. Selon une autre étude, 3 % des travaux de sciences politiques publiés entre 1980 et 1999 avait pour thématique la radicalisation. Ils sont 77 % durant la période 2006-2010.

I - Un cadre épistémologique de pensée du concept hégémonique ou paradigme de « radicalisation »

Les idées de Thomas Kuhn sur les paradigmes scientifiques

Aujourd'hui, ce concept domine donc les discussions courantes, qu'il s'agisse des représentations utilisées par les administrations ou la recherche scientifique. C'est ce que l'épistémologue Thomas Kuhn appelait en 1962 dans la structure des révolutions scientifiques un paradigme. Pour ce philosophe, qui ne parle que du domaine de la science et non des échanges de café de commerce, il existe dans chaque période successive de l'histoire de la pensée scientifique des représentations communes, qu'il s'agisse des concepts, des principes ou des méthodes partagés par la communauté scientifique. Ces concepts ou modèles, usuellement jamais examinés ont critiqué tant ils paraissent aller de soi, font autorité et regroupent la très grande majorité des chercheurs avant d'être remplacé par d'autres modèles, ce qui

caractérise une révolution scientifique.

Il n'y a donc pas d'évolution linéaire dans l'histoire des sciences procédant par accumulation continue du savoir reposant sur la méthode scientifique. L'histoire de la science n'est rien d'autre que celle de ces ruptures successives. Elle est aussi celle des paradigmes qui se succèdent les uns aux autres et qui, pour un temps, fournissent à la communauté des chercheurs des problèmes types et des solutions. Ils façonnent donc le développement de la science pendant un certain temps. Les paradigmes, selon Thomas Kuhn, « fournissent une carte dont les détails seront élucidés par les travaux scientifiques plus avancés. En apprenant à paradigmes, l'homme de science acquiert à la fois une théorie, des méthodes et des critères de jugement, généralement en un mélange inextricable ». Le paradigme « détermine la légitimité des problèmes et aussi des solutions proposées ». Il implique donc l'idée d'un modèle à suivre puisqu'il impose à la totalité des chercheurs à un moment du temps un modèle à suivre. Et lorsqu'un paradigme est adopté, on entre dans le régime de ce qui sera provisoirement la « science normale ». « La recherche de la science normale et dirigée vers l'articulation des phénomènes et théorie que le paradigme fournit déjà ». Dans toutes les disciplines scientifiques, on constate donc une volonté de chercher ce qui est implicitement présent dans un paradigme un moment donné.

La vérité n'est donc pas, selon ce qu'on disait Karl Popper, seulement ce qui n'a pas encore été réfuté jusqu'à présent. Elle dépend de notions a priori considérées par une communauté comme évidentes à un moment donné de son histoire. Et celle-ci n'est justement pas continue. Si un paradigme rencontre des difficultés, si des énigmes apparaissent, il peut sans s'ensuivre des crises, des malaises ou des dissensions entre chercheurs. Et plusieurs nouvelles théories permettant de résoudre les énigmes (pourquoi dans une même famille, les garçons ne connaissent pas les mêmes formes de radicalisation que les filles ? Pourquoi les aidés sont-ils moins sujets à la radicalisation que les cadets ? Etc.) vont alors apparaître. Et des chercheurs ont alors proposé d'abandonner l'ancien paradigme (la platitude de la terre, la centralité de notre planète dans l'espace cosmique ou géocentrisme, etc.) pour proposer de nouveaux paradigmes qui, à leur tour, rencontreront des anomalies qui provoqueront des crises et qui amèneront l'apparition de nouveaux paradigmes. Et dès que les concepts fondamentaux changeront, les anciennes vérités disparaîtront, des questions nouvelles apparaîtront, les méthodes évolueront avec de nouvelles façons de voir le monde. Car les écoles concurrentes ne restent pas en rivalité même s'il existe des périodes intermédiaires où les réfutations des anciennes théories ne produisent pas immédiatement, ce qui était la thèse de Karl Popper, l'adhésion à une nouvelle vision du monde. Ceci signifie que l'observation des faits n'est en rien un arbitre neutre entre des hypothèses puisqu'elle dépend de concepts admis sans réflexion critique préalable par tous appelés des éléments de matrices disciplinaires puisqu'on n'y trouve implicitement un modèle de résolution des problèmes. Le savoir scientifique dépend toujours d'un contexte historique et des relations qui existent à l'intérieur de la communauté des scientifiques.

Toutes ces questions est donc de savoir aujourd'hui si le nouveau paradigme de « radicalisation » apparu il y a 14 ans est véritablement un paradigme solide qui va durer dans le temps ou une prénotion caractérisant une période antérieure à l'adoption d'un paradigme plus pertinent alors que l'on voit se développer une activité de recherche désordonnée, motivée par un désaccord sur les fondamentaux avec une multitude d'écoles concurrentes qui se succèdent, où chaque école remet en question les fondements mêmes des travaux des autres. Une œuvre collective ne peut se synthétiser et il n'y a pas de progression, car le groupe ne peut partir d'acquis communément admis.

Les critiques du concept de « radicalisation »

Nombreux sont ceux qui ont voulu déconstruire la notion de radicalisation.

Le concept n'est pas heuristique

Il ne permet pas de prévoir les personnes qui pourraient représenter un danger. Il décrit seulement un changement sans d'ailleurs préciser quelle est la forme de ce changement. Et d'ailleurs les débats seront intenses entre les chercheurs pour décrire ce type de changement qui n'est absolument pas clair pour la plupart d'entre eux.

Il décrit seulement un changement sans d'ailleurs préciser quelle est la forme de ce changement. Les uns le voient comme une continuité déterminée et les autres comme une suite de hasards ou de choix libres de l'acteur totalement imprévisibles dans les deux cas. Pour les uns c'est un développement endogène, pour les autres des séquences toujours liées au contexte général ou au milieu social le plus proche, qu'il s'agisse des potes ou du milieu familial.

Les uns soulignent la prépondérance d'une radicalité idéologique avant l'engagement dans les actes alors que les autres pensent que l'étape ultime correspond à d'autres causalités que celle qui produit la radicalité des idées. D'autres chercheurs pensent qu'il y a une interaction entre ces deux formes de radicalité sans qu'elles puissent se confondre. On a donc simultanément plusieurs modèles contradictoires de la radicalisation.

Puisque le concept ne permet pas de prévoir qui deviendra radicalisé, puisqu'il ne permet pas de déterminer des causes, le pourquoi du phénomène, il est donc inutile.

Le paradigme résulte d'une défaite de la pensée

C'est parce que personne ne connaît à l'heure actuelle les raisons qui font qu'un homme s'engage de plus en plus dans la violence de pensée ou de ses actes, que faute de répondre à la question du pourquoi, on se contente d'aborder celle du comment. La notion de radicalisation est la conséquence de cette impuissance. Elle n'est qu'une recherche de substitution portant sur des mécanismes et non sur les raisons réelles de l'engagement des individus.

Certains proposent même observer que le concept de radicalisation se diffuse après les attentats de Londres en 2005, c'est parce que leurs auteurs sont des musulmans nés sur le sol britannique et non venu de l'étranger et qu'inconsciemment, il faut interdire toute analyse qui porterait nécessairement sur des causes internes à la société anglaise, qu'il s'agisse de la politique du logement et des refus de location, de la politique scolaire et des exclusions de catégories sociales nombreuses des filières d'excellence ou de la politique du travail avec les formes nouvelles du chômage. C'est pour interdire radicalement toute interrogation iraient dans ces sens et qui serait nécessairement économique ou sociologique qu'on ne s'intéresse désormais plus qu'à l'individu isolé et à ses transformations successives intérieures.

Ce n'est donc pas seulement une défaite de la pensée, c'est aussi la volonté de ne pas penser. Et ceci révèle de multiples formes de culpabilité inconsciente. Telle est la question fondamentale que cache le concept de radicalisation dès lors qu'apparaît en endoterrorisme ou terrorisme d'initiative locale et non un terrorisme projeté venu de l'étranger.

Ce paradigme ne parle donc jamais les personnes radicalisées, mais exprime les malaises de ceux qui les observent.

Certains chercheurs vont même jusqu'à dire que la radicalisation est un concept qui résulte du complot des Etats afin d'empêcher de comprendre les phénomènes d'engagement extrémiste et le sens de retour à la dignité qu'ils peuvent avoir pour les acteurs. Ce sont les Etats qui détermineraient ce qui est normal et donc ce qui est extrême. Mais tout ceci ne serait qu'idéologie au service des groupes dominants.

Le concept est flou, c'est un « fourre-tout » qui représente au moins deux usages différents

Il s'agit d'une part de l'action de se radicaliser qui se fait dans un développement temporel et d'autre part, du résultat de cette action.

Ensuite, cette notion est floue car elle est parfois identifiée à extrémisme, voire terrorisme qui sont des états résultant de la radicalisation mais qui n'est pas la radicalisation elle-même comme processus. Elle est aussi identifiée à fondamentalisme ou à salafisme qui sont des radicalisations de la pensée, d'ailleurs parfaitement légales, qui n'impliquent pas des radicalisations des actes. On sait que le terrorisme, c'est la violence des autres. Il en est de même de la radicalisation.

Le concept est flou car il peut se rapporter à des individus ou des groupes humains, voire des États.

Le concept est flou car il ne désigne pas une seule et même réalité. Il peut se référer à n'importe quel groupe ou personne perçus comme déviants. On pourrait l'utiliser contre ceux qui défendent les femmes ou des minorités sexuelles. D'ailleurs jadis les suffragettes ont été considérées comme des personnes radicalisées comme les partisans de la suppression de l'esclavage au XVI^e siècle.

Le flou du concept limite la production de politique de des radicalisations et n'autorise en réalité que des politiques de prévention

Si aujourd'hui on fait appel au big data et à la reconnaissance faciale en particulier, c'est parce qu'on ne sait pas traiter le problème. La surveillance de masse et donc la mise en question de la vie privée n'est apparue que parce qu'on ne maîtrise pas la question des causes réelles de la radicalisation.

Le concept a pour effet, la plupart du temps, de stigmatiser les musulmans sans avoir même plus à les nommer.

Le concept peut susciter des lectures absurdes de l'islam considéré comme étant en soi une religion extrémiste. C'est un outil d'exclusion à la fois dans les prisons et dans la vie ordinaire. Le détenu radicalisé fera l'objet d'une observation continue qui va d'ailleurs contribuer à le radicaliser. Pour éviter de stigmatiser les musulmans, appelés d'ailleurs jadis les « immigrés », il suffirait de parler de violence politique et donc d'abandonner le concept de « radicalisation ».

Les réponses à ces critiques

Il faut commencer par bien distinguer les discussions dans le cadre de la science politique ou des différentes sciences humaines, voire des administrations influencées par la pensée universitaire, des usages politiques ou de ce qui apparaît dans l'opinion publique.

Il est évident que ce concept est flou dans les discussions de café de commerce ou dans les prises de position politique. Pour l'actuel président du conseil Israélien, Benjamin Netanyahu, il s'agit de désigner les palestiniens qui s'opposent aux colonisations de Cisjordanie.

Cela ne concerne en rien la réflexion universitaire. Celle-ci propose souvent pour sortir du flou d'associer un adjectif à radicalisation en limitant l'analyse à la radicalisation violente par exemple.

L'analyse des mots en -isation

le linguiste Georges Benveniste dans ses problèmes de linguistique générale qui ont un suffixe -isation. Alors que certains parlent, par exemple, de culture d'autres, à partir de 1756, vont utiliser le terme civilisation. Le suffixe marque une action, une dynamique et il est en cela différent du mot civilité qui marque un état et désigner un mode de vie. De plus, le verbe civilisé étant transitif, il peut porter sur soi-même ou sur les hommes en général. Avec ce mot, on passe d'un état à un autre, de la barbarie originelle à la condition présente au XVIIIe siècle de l'homme en société. On découvre un long procès d'éducation et d'affinement, c'est-à-dire un progrès constant que le terme statique de civilité ne parvient pas à exprimer. L'idée existait déjà dans la pensée grecque, mais il n'eut jamais de mots pour en rendre compte. On doit donc sortir du flou du mot radicalisation en soulignant qu'il s'agit toujours de présupposer une évolution. Il est évident que l'usage après 2005 du concept de radicalisation a du sens. Les chercheurs soulignent le fait qu'il y a des transformations, sans que cela d'ailleurs implique qu'ils comprennent la nature de ces changements.

Le paradigme permet au moins d'analyser la diversité des processus de changement

Cretiez, en France, s'est livré à un tel travail avec d'ailleurs des comparaisons avec Action directe, les nationalistes basques ou corses ou d'autres mouvements.

Il permet aussi de penser à l'influence des contextes à chaque étape du processus. Il permet de penser que les causalités peuvent être diverses également selon ces étapes. Les causes qui produisent la radicalisation idéologique ne sont peut-être jamais les mêmes que celles qui produisent la radicalisation des actes. On est devant des processus dynamiques qui varient pour chaque individu.

Le processus ne dit rien de la part de la politique et de celle de la religion.

Des conflits qui cachent des intérêts économiques ou des stratégies personnelles de pouvoir.

Ces débats représenteraient souvent des conflits internes au champ de la recherche dès lors qu'il s'agit de capter des capitaux pour financer l'existence des laboratoires ou que le but essentiel est de promouvoir une carrière. Les universitaires sont en lutte permanente entre eux pour obtenir de la légitimité et pour s'assurer du pouvoir au sein du champ académique. Et beaucoup d'entre eux n'hésitent pas à attaquer leurs adversaires sans produire de véritable travail critique de fond.

L'analyse sociologique de l'origine des sociologues permet de comprendre les idéologies que certains d'entre eux développent spontanément contre l'État.

Des contestations qui révèlent le malaise de chercheurs musulmans traduisant des exaspérations de leurs milieux familiaux ou sociaux

On trouve parfois, avec des rationalisations plus ou moins élaborées, des protestations de chercheurs d'origine maghrébine de l'université française qui protestent contre les mentions trop fréquentes de l'islam dans la presse ou les discussions informelles, parfois dans les recherches elles-mêmes. Certes il existe d'autres formes de violence, routières, contre les femmes, etc. Mais il n'est pas possible d'éliminer totalement l'examen d'un fait social qui existe même s'il prendra certainement d'autres formes. Il ne peut y avoir de censure pour la recherche et ceci vaut pour tous.

Conclusion

Ce concept est provisoirement utilisé tout simplement parce qu'on ignore tout des causes présentes à l'intérieur d'un cerveau humain qui vont assurer une évolution vers une violence verbale ou vers une violence en actes. On a accès qu'à des causes extérieures et ce que l'on constate c'est qu'elles varient d'un individu à l'autre.

Le concept de radicalisation exprime cette ignorance. On constate qu'il y a une évolution que symbolise cette notion sans la maîtriser. Et on la maîtrise d'autant moins que les chercheurs n'ont pratiquement jamais accès à des personnes radicalisées si ce n'est parfois en prison. Mais alors la relation est tellement conflictuelle que les techniques d'entretiens semi directifs mis en œuvre ne peuvent rien donner. Aussi la plupart des chercheurs peuvent-ils passer par l'intermédiaire des agences de renseignement qui ne donne que partiellement les informations et qu'il n'étudie peut-être jamais les informations véritablement pertinentes.

On doit donc provisoirement se contenter de constater un changement sans l'expliquer et sans le comprendre puisque toutes les variables que les sciences humaines mettaient en avant, le genre, le niveau d'instruction, l'insertion sociale ou économique échoue à expliquer le développement du processus de radicalisation. Et il en est de même de toutes les approches psychologiques ou psychanalytiques. Il n'existe aucune personnalité terroriste. C'est ainsi que faute de mieux, on est limité à des analyses processuel des logiques d'engagement.

Même si on découvre un jour prochain les causes de la radicalisation idéologique qu'ils sont peut-être pas du tout les causes de la radicalisation des actes, le concept de radicalisation gardera son intérêt théorique puisque les développements à partir de causes identiques pourront être totalement différents dans des systèmes multicausaux ou les causes interagissant permanence les unes sur les autres. Mais là on aborde la question de la complexité dans le domaine scientifique.

De plus si on développe l'idée de processus, on comprend que la progression vers la violence des actes est à tout moment réversible. D'ailleurs beaucoup de chercheurs sont des personnes qui ont été anciennement radicalisées.